



**Karim Haouadeg**

## **Troubles de la mémoire**

*Variations sur le modèle de Kraepelin* de Davide Carnevali

Traduit de l'italien par Caroline Michel

(*Actes Sud - Papiers*, 2013)

Par ordre d'entrée en scène : le Premier Homme, le Deuxième Homme, le Troisième Homme et la tête du lapin. Ce sont les personnages de la pièce de Daniele Carnevali. Le Premier Homme, c'est le père, atteint d'une maladie dégénérative de la mémoire. Le Deuxième, son fils, qui s'occupe et prend soin de lui. Le Troisième Homme, c'est le médecin qui dispense au fils des conseils thérapeutiques pour aider le père à entretenir une mémoire défaillante. Ce troisième personnage est le seul à avoir un nom. Il est l'homonyme d'Emil Kraepelin (1856-1926), psychiatre allemand, fondateur de la psychiatrie scientifique moderne. Quant à la tête du lapin, il faut laisser le lecteur, ou le spectateur, découvrir son rôle dans cette histoire. Disons simplement que, comme certains petits personnages des œuvres de Molière ou de Marivaux (souvent des paysans ou des serviteurs) elle a pour fonction d'introduire une dose de merveilleux dans la pièce.

La pièce se compose d'une succession de petites scènes faisant intervenir tels ou tels personnages. Cette construction fragmentaire répond à la structure mentale du père. Dans une note liminaire, l'auteur invite d'ailleurs le metteur en scène qui s'emparera de cette pièce à faire son choix dans les différents fragments, à les mélanger, à en supprimer, à en intervertir l'ordre, à sa guise. Les scènes sont en quelque sorte envisagées comme une succession de souvenirs, qui surgissent, s'interrompent, se brouillent, dans un désordre apparent, et auxquelles le spectateur sera amené à trouver un sens, sans jamais être certain de détenir *la vérité*. Et, comme dans l'esprit du père, les choses se mêlent de façon tantôt – et à la fois – comique et douloureuse. Certains détails infimes, et qui semblent n'avoir aucune signification, se sont fixés dans la mémoire, alors que d'autres, parfois essentiels, semblent engloutis à jamais.

La pièce de Carnevali a donc pour sujet le psychisme humain, mais c'est une pièce sans psychologie. C'est là un de ses principaux mérites. Elle est d'une rigueur logique implacable, malgré sa structure éclatée. Son second – et sans doute son principal – mérite est de montrer que mémoire individuelle et mémoire collective sont liées. Si une maladie comme Alzheimer a pris une telle importance dans notre imaginaire commun, ce n'est sans doute pas un hasard, et l'allongement de la durée de vie de la population n'est sans doute pas seul en cause. Davide Carnevali, né en 1981 à Milan, vit et travaille à Berlin et à Barcelone. L'Italie, l'Allemagne, l'Espagne : trois pays qui ont connu des régimes fascistes, et qui n'ont pas réglé leurs comptes avec leurs passés respectifs. Carnevali est donc bien placé pour savoir que l'Europe est malade de sa mémoire. Il le montre de manière éclatante avec le personnage du père, chez qui coexistent de manière particulièrement habile une extrême confusion et une lucidité radicale. Paradoxalement cet être malade et qui a perdu tous ses repères (dans la première scène, il appelle son fils : « *papa* ») semble être le seul personnage de la pièce à se souvenir qu'une guerre a

eu lieu en Europe, au mitan du siècle dernier, qui a fait se déchirer toutes les sociétés et continue de miner le vieux continent. Il l'affirme lui-même : « ... *la guerre n'a jamais pris fin. Elle a changé de nom.* »

Rendre compte d'une pièce comme celle-ci, c'est se condamner à signaler quelques lignes de force, tout en laissant de côté les allusions, les subtilités, les miroitements, qui parsèment un texte d'une richesse étonnante, et qui a eu le bonheur d'être fort bien traduit par Caroline Michel. On ne découvre pas tous les jours un véritable auteur de théâtre. Davide Carnevali en est assurément un, et qui fera sans doute beaucoup parler de lui dans les années à venir.